

## Le café à la cardamome

- Arrête !!

Je me suis figé dans l'espace, à quelques centimètres du sol pierreux. Mon corps garda une forme courbée dans une position bizarre que l'aube misérable du jour transforma en ombre chinoise ridicule.

- Alors ?

- Couche toi doucement et ne fais pas de bruit, je crois que cela bouge dans le fond du ravin.

Nous étions là depuis la veille et après avoir avalé une ration de combat, nous avions pris position en haut de la corniche.

Nous étions en embuscade.

La veille, le sergent « grasdubide », c'était son surnom, était passé dans les chambrées prévenir la section qu'elle partait en «opération».

Les mines s'étaient allongées et les regards en disaient long sur la trouille qui montait en chacun de nous.

Pourtant quelques minutes plus tard, les plaisanteries grasses étaient reparties vers les mêmes têtes de turc.

Celui qui était le plus souvent visé c'était Adolphe. Déjà le prénom dont il était affublé l'avait depuis longtemps désigné à la vindicte populaire. Né avant la guerre 39, le prénom ne venait pas d'un choix vichyste délibéré. Mais pour ses compagnons de chambre, dont la plus part avait peu de culture, il était le traître. Adolphe avait l'humour de ceux qui ont l'habitude, mais il lui était déjà arrivé de se battre à main nue pour faire taire ceux qui exagéraient.

- Tu as préparé ton barda ?

Je regardais Paul sans comprendre et puis la réalité me parvint.

- Oui, ...non, ... j'étais en train ...

- Prends un tricot assez chaud pour mettre en dessous. Ceux de la 3ème section m'ont dit que les nuits sont froides et en plus, si on doit rester immobile pendant des heures ....

Paul, je l'avais rencontré à la gare à Paris au milieu de plein de gus comme nous qui arrivaient de l'est de la France. On avait tous en commun une pauvre valise boursouflée à cause des mamans ou des épouses qui

n'arrêtaient pas d'entasser tout ce qu'il fallait pour aller dans cette Algérie dont ne disait pas le plus grand bien.

Paul, par contre n'avait pas l'air abattu. Du haut de ses un mètre quatre-vingt, il promenait son regard bleu sur la foule. Je le vis faire un tour complet sur lui-même avant que son regard ne se pose sur moi. Tranquillement il arriva, la main tendue.

- Je m'appelle Paul et je crois qu'on est dans la même galère !

Sa poignée de main me rassura, elle était franche. La mienne transpirait et j'avais honte, je voulais lui expliquer, mais je me dis que ce serait mieux plus tard. Si plus tard il y avait.

- Garde à vous !

Le sergent « grasdubide » refit surface dans la chambre pour nous harceler et nous inquiéter avec son sadisme habituel.

- Vous allez en chier bande de « Patos » !!

Il s'appelait « grasdubide » avant nous. Les quillards nous avaient laissé les consignes avec une joie qui n'était pas feinte. C'est vrai qu'après vingt-six mois dans ce bled il y avait de quoi être heureux de le quitter en entier.

- « grasdubide » est un fumier, un trouillard de première. Ses galons, il les a gagnés au mess, quant à ses médailles, il les a probablement volées à un mort. Méfiez-vous de lui !☒

On se méfiait.

La colonne se dirigea vers les camions. Chargés de tout le fourniment, on devait peser 30 kilos de plus. Le plus pénible c'était le casque ou plus tôt les deux casques dont un en acier.

Les tringlons nous attendaient près des GMC qui fumaient bleu dans le soleil couchant. La planque pour les chauffeurs. Ils nous conduisaient à pied d'oeuvre et ils s'en retournaient à l'abri de la caserne ; sauf que parfois, une mine les attendait au coin de la piste.

- Tu vois là-bas, je crois que quelqu'un se déplace ...

J'avais beau scruter l'endroit qui se trouvait entre forêt et oued, je ne voyais rien à part des fantômes.

On attendait le passage de fells comme les appelaient les engagés.

Le petit jour rendait l'endroit sinistre. On distinguait l'oued qui se languissait laissant apparaître ça et là des grosses pierres qui devaient servir de gué.

Le bruit de l'eau, qui nous parvenait par moment, était rassurant. J'en fis part à Paul qui tourna la tête pour me sourire méchamment. J'avais dit une connerie. Nous n'étions pas là pour jouer au sous-préfet au champ mais pour tuer. Le mot me glaça.

A l'instruction, j'avais appris à connaître Paul. Rien ne le rebutait. Son art de vivre était tout simple : « laisse dire, on verra plus tard ! ».

Je sentais bien qu'il m'apprivoisait alors, qu'à mes yeux, le dur c'était lui. Après tout, les paradoxes font partie du quotidien et la présence de ce garçon me rassurait.

- Il faut tuer ou être tué. C'est simple. Vous ne pensez pas, vous tirez !

Il en avait de bonne le caporal instructeur. J'étais sûr qu'il n'avait jamais tué quoi que ce soit et je le dis à Paul au cours de la pause.

- Va savoir, il y a de la saloperie en tout homme. Il n'a peut-être jamais tué, mais il a eu l'envie. Et tu vois l'envie c'est parfois pire.

C'est comme un chat sauvage que tu aurais en toi avec ses griffes sorties. Un jour, il bondira et alors ...

Il ne finit pas sa phrase et il m'inquiéta. Mais avec sa façon de dire « Tu veux un clope ? », il changeait l'atmosphère et puis je n'avais pas le courage d'en savoir plus.

Notre formation militaire était bâclée. L'armée en campagne avait besoin de nous le plus rapidement possible.

« Savoir manier une arme à l'entraînement doit largement suffire. Le reste, on l'apprendra sur le terrain. »

Ce leit-motiv on l'entendait souvent chez les appelés un peu bornés qui malheureusement composaient la majorité des militaires du contingent.

C'était agaçant mais comment leur en vouloir sachant que nous étions liés par le même destin.

Le dernier jour de notre instruction nous reçûmes nos galons de laine. Paul et moi étions caporaux.

- Pas de quoi être fier ! dit Paul.

Mais je crois qu'il pensait à son père et qu'il aurait bien aimé montrer ses sardines au vieux.

- Qu'est-ce qu'il fait ?  
- Qui ?  
- Ton père pardi ?  
- Tu crois que c'est le moment de poser ce genre de question alors que nous allons peut-être crever dans cinq minutes !!  
C'est la première fois qu'il s'emportait contre moi et j'étais sidéré.  
- C'est bon, te bile pas tout se passera bien me dit-il. Je me suis énervé. C'est tout. Laisse tomber !  
Et il se remit à scruter l'oued.  
- Tu sais les mecs d'en face, ils sont comme nous, ils ont les foies. La différence avec nous autres c'est qu'ils savent pourquoi ils sont là. Enfin, je crois parce que de leur côté, il doit y avoir aussi des « grasdubide » et il sourit.  
Depuis tout à l'heure, rien n'avait bougé, à part le chemin qui se dessinait maintenant le long de la berge. Des touffes d'herbe apparaissaient courbées par le vent qui venait de se lever.  
- Regarde, regarde, il y a un fell qui sort lentement du bois ... l'enfoiré.  
En effet, un homme habillé de brun, avançait courbé et au mouvement de sa tête, on devinait

qu'il cherchait un endroit pour s'abriter après un bond.

- Tu crois qu'il est seul ?

Paul ne répondit pas, mais à la façon dont il faisait sa place dans le sol, j'ai compris que l'instinct du chasseur se réveillait.

- Toi, tu vas pas à la chasse ? me dit Paul, un jour, entre deux gorgées de bière.

- Ben non, j'ai jamais eu l'occasion et puis c'est un passe-temps de riches ou d'agriculteurs.

- Tu crois ! Moi j'aime la chasse. Marcher durant des heures en regardant la nature et en tentant de deviner la vie qui grouille dans chaque haie, chaque sillon de charrue ou dans les champs qui viennent d'être moissonnés.

C'est bon toutes ces odeurs, ces bruits avec la morsure du soleil, de la pluie ou du vent. Tu vois quelquefois, j'en oublie le gibier.

Je ne l'ai pas cru. A la façon dont il retroussait ses lèvres en parlant de la chasse, j'ai bien vu qu'il éprouvait la puissance d'un Dieu antique. Ainsi, il pouvait disposer de la vie et avoir bonne conscience par-dessus le marché.

L'homme en brun était masqué par une roche qui me faisait penser à un gros tambour qu'on aurait bousculé. Mes yeux commençaient à me brûler à force de fixer l'endroit et je savais que dans quelques minutes des lucioles allaient entamer une sarabande devant mes yeux.

Le fusil coula lentement le long du flanc de Paul pour venir se caler au creux de son épaule, il ne faisait aucun bruit et il fallait être attentif pour remarquer les mouvements. On aurait pu dire que tout était huilé comme l'arme.

La première fois que nous avons reçu notre fusil Mas 36, Paul avait fait la moue.

- Trop lourd !

Il manoeuvra la culasse qui claqua sec contre l'acier. Il sourit.

- C'est bien foutu. Les gens qui fabriquent cet engin aiment leur métier et ils font de la belle ouvrage.

Je regardais mon propre fusil et je ne remarquais rien qui puisse m'enthousiasmer et je lui fis savoir.

Les yeux bleus de Paul me capturèrent comme dans une nasse et le froid se répandit dans mes os.

- Espèce de con, mais tu lui devras la vie un jour à ce flingot ! Penses-y !

Devant mon air de chien battu, il fit le grand frère et il m'expliqua.

- Tu vois, dans tous les métiers, il y a un outil et même ces feignants de scribouillard en ont un avec leur stylo. Alors il faut faire gaffe à son outil et en ce moment, mon pote, ton outil, c'est lui.

Il n'y avait rien à répondre, il avait raison comme toujours.

- Allez viens, on va boire une bière. Des fois qu'on trouve un plouc qui paie sa tournée !

Le fell en marron comme je l'avais baptisé n'apparaissait plus.

- Tu crois qu'il y en a d'autres ?

- Sûr. Autrement qu'est-ce qu'il foutrait derrière sa pierre ! Même s'il avait envie de chier, il n'aurait pas besoin de se planquer. C'est désert par ici. Il va se passer quelque chose, je le sens. Il ne va pas rester planquer toute sa vie...

Je continuais à scruter le coin autour du tambour et je découvrais d'autres tambours au milieu d'une nature qui parfois ressemblait aux montagnes vosgiennes.

- Cette nature, elle est avec eux et contre nous. Cela faisait une semaine que nous avions rejoint notre casernement au milieu de nulle part quand Paul me fit cette réflexion. Et pour la première fois je regardais avec attention notre environnement. Cela fit rire Paul aux éclats qui me lança

- Regarde la nature mais pas avec une loupe ! On dirait un explorateur qui découvre un pays inconnu. Dans une minute, je suis sûr, tu vas faire un herbier ...

L'idée m'avait traversé l'esprit. J'aurais ramené ça en France et plus tard je l'aurais ouvert devant ma femme et mes enfants et je leur aurais expliqué mon service militaire. Mais je répondis que c'était bête comme idée et l'on en resta là.

- Dans mon village, me dit Paul, on n'a pas de forêt et celle d'ici elle a l'air de pas nous aimer. Et tu vois ces trucs là, je les sens. L'Algérie ne nous aime pas. Faudra se faire à

cette idée. En 14 et en 39, je suis sûr que nos montagnes françaises n'aimaient pas les boches !

C'était du bon sens.

- Les voilà !

Les fells commençaient à s'avancer à découvert. Un par un. Leurs armes étaient en bandoulière comme les chasseurs. Ils semblaient rassurés par le rapport que leur faisait l'homme en brun. Le chouf comme on les appelait ici.

- Tu as remarqué comme ils nous regardent les Arabes, au village ?

Quand nous déambulions dans le souk du village indigène, Paul se gavait des odeurs et des couleurs. Il posait des questions qui foutaient le fou rire aux petits vendeurs. Ces derniers faisaient entre eux des commentaires et il était facile d'imaginer qu'ils se moquaient de nous. Les plus âgés, nous regardaient sans bienveillance avec leurs yeux jaunes et leurs moustaches en croc. La gandoura qui les enveloppait, masquait tout ce qui peut rendre un homme dangereux. Nous en avons

conscience et les copains le répétaient sans cesse : « faites gaffe, ils peuvent être dangereux » . De temps à autre, je surprenais un regard de haine et je détournais la tête.

Paul en avait cure.

Parfois au cours de ces balades, il s'arrêtait, me prenait brusquement le bras et me disait :

- Et si on allait voir les putes !

- Qu'est ce qu'il fout le lieutenant ? Si on attend trop, ils vont se tailler.

Foutre le camp ! Nous aussi on en avait envie depuis des semaines que nous étions dans ce pays.

Dès la descente du bateau, les camions nous avaient acheminés vers une caserne que nous atteignîmes au bout de trois jours à la fin d'une piste, en haut d'une colline qui surplombait un village.

- Rien à voir avec les villages de chez nous ! On dirait qu'il y a deux villages. Celui des Français et celui des Arabes. Et, tiens-toi bien, il y a même un village nègre. Sans doute à cause des esclaves qui vivaient ici avant que la France les libère.

- Tu crois qu'il y a eu des esclaves dans ce coin abandonné de Dieu ?

- J'en sais rien, mais c'est ce que j'ai entendu dire par les gens d'ici, les pieds-noirs.

- Les quoi ?

- Les pieds-noirs. C'est comme ça qu'on appelle les habitants de l'Algérie. Ne me demande pas d'où ça vient.

- Tu vois, si le lieutenant en donne l'ordre, je viserai celui qui a la mitrailleuse sur l'épaule. C'est le plus dangereux car il nous arrosera et l'on ne pourra plus lever la tête. On aura l'air fin.

Un sergent arriva en rampant et en le suivant des yeux, je trouvais qu'il en faisait trop. C'est vers Paul qu'il se dirigea pour lui parler à l'oreille tout en regardant de mon côté. Le gradé avait compris qu'il valait mieux donner des ordres à celui qui semblait le plus motivé et à l'évidence ce n'était pas moi. J'en fus vexé.

- Qu'est-ce-qu'il t'a dit ?

- De faire feu, lorsque apparaîtra la fusée rouge. Voilà. Mets toi en position et fais comme moi. Surtout, tu évites de trop sortir la

tête. Démerde toi avec ton casque et ne te laisse pas aveugler.

Pour l'instant le soleil n'avait pas franchi la crête et l'oued était dans l'ombre qui se teintait de mauve.

- Tu sais Paul, là où j'habite, il y a une rivière avec des truites. Parfois avec mon frère, après l'école, on allait les pêcher à la main en leur caressant le ventre. Tu crois qu'il y a du poisson par ici ?

- Il y en a. Du moins que rien, mais il y a du poisson. Des barbots. Chez moi aussi, il y a une sorte de ruisseau qui fait torrent par endroits. On allait se baigner avec les filles. Nos rires faisaient fuir les geais. Tu sais toi que les animaux éprouvent de la curiosité ? Moi j'en ai vu parfois qui nous guettaient derrière les branches en échangeant des mots avec leurs voisins. C'est vrai. Même qu'une fois, j'en ai discuté avec l'instituteur et qu'il m'a dit que cela n'était pas impossible. Mais arrête de parler.

Je ne pouvais pas lui dire que j'avais peur et que l'entendre me faisait croire que nous ne risquions rien dans nos uniformes mal coupés.

C'est ce moment-là que choisit le soleil pour éclairer le théâtre de la mort.

- Je reviens du poste de semaine et l'adjudant m'a dit que toi et moi on était de garde jeudi.

- Jeudi ! c'est quoi cette histoire ?

- Mais oui, on monte la garde au rond-point à l'entrée du village. On va garder des morts.

- Je ne comprends rien à ce que tu racontes.

Paul transpirait, il était mal à l'aise et cette mission le troublait. Il eut bien des difficultés à m'expliquer.

- Voilà, c'est une idée du 2ème bureau. Ils vont étaler les fells tués récemment, sur la pelouse du rond-point, au milieu des marguerites. Il y aura des hauts parleurs, de la musique militaire et des discours.

- Mais comment ose-t-il? Ici c'est la France, on ne fait pas des choses comme ça !

- Ils en n'ont rien à foutre de tes scrupules à la con. Ils disent que les Arabes qui passeront par là comprendront qu'il ne faut pas prendre le maquis.

- Mais nous qu'est qu'on va faire dans ce cirque ?

- On empêche les gens d'approcher les cadavres. Surtout les Français d'ici pour pas qu'ils insultent les morts.

- C'est déguelasse ! je refuse d'y aller ...

- Pauvre pomme, tu crois qu'ils ont besoin de ton avis. Si tu renaudes tu te trouveras au trou et tu feras du rab. Tu veux faire du rab et crever dans ce bordel ? Non ! alors fais comme moi ...

- Oui je sais : laisse dire, on verra plus tard !

Ce que j'ai vu ce jeudi, je ne l'oublierai jamais. Ces morts dans une posture dont on aurait dit qu'elle était la pause d'une danse réglée par un fou sanguinaire. Des restes d'uniforme ouverts comme des grenades mûres et ce sang qui poissait la chair blanche et les vêtements. Des visages blafards avec parfois un sourire auquel il manquait des dents. Des yeux vitreux que les mouches commençaient à sucer. Et cette musique lancinante qui râpait les nerfs jusqu'à en souffrir.

Les Arabes, et surtout les jeunes, nous regardaient longuement et leur silence nous hurlait leur haine au visage.

Ce jour-là j'ai appris deux choses : que le sang séché avait la couleur marron et que nous perdriions l'Algérie.

- Tu sais quoi ? la prochaine permission, on la passe à Alger.

- C'est la grande ville ! qu'est-ce qu'on va y faire ?

- T'occupes. Tu prendras tes fringues civiles et on verra.

On a vu ! Déjà la perm ça été compliquée parce que le régiment devait défiler pour le 11 novembre. Paul a réussi à nous faire remplacer. Je ne regrettais rien. Les défilés sont ennuyeux d'autant plus que la cascade hiérarchique multiplie les parapluies liés à la responsabilité. Bref, il nous est arrivé d'être sur place à sept heures du matin pour une commémoration qui n'avait lieu qu'à onze heures. En hiver tu te gèles, en été tu grilles sous le soleil.

Le soleil, on avait vite appris à le craindre. Notre peau, peu habituée à une exposition aussi directe, prenait rapidement des couleurs tirant sur le rouge vif. Un truc comme ça,

l'infirmier du camp cela le faisait rire. Tu penses, il avait connu l'Indochine, alors l'Algérie c'était de la petite bière pour lui.

Bref, grâce à Paul on coupait à la corvée et tant pis pour le mauvais mousseux de la femme du maire.

Se rendre à Alger, quand on est civil d'occasion comme nous, c'est une expédition surtout depuis notre bled perdu. D'abord soixante-quinze kilomètres de route sous forme de convoi de véhicules protégé par des engins blindés. Cela a fait rire Paul.

- Les cons, ils se croient dans un film de cow-boys avec l'avion en plus. Les fells doivent se marrer !

Ensuite le train depuis une petite gare. Il faut dire qu'en Algérie, il n'y a qu'une ligne qui relie Alger à Oran.

Depuis les évènements, il faut parfois déminer la voie ce qui fait que des fois t'as plus vite fait de marcher à côté du train tellement la vitesse est insignifiante ; au moins dehors tu as de l'air, parce que dans les wagons c'est le mélange des odeurs et pas que des bonnes.

Alger la Blanche. Paul et moi on la découvre à la sortie de l'ascenseur de la gare. C'est

surprenant, éblouissant de lumière et ça grouille de vie.

- Il faut qu'on trouve un hôtel ... Monseigneur a des désirs particuliers ?

Parfois j'ai envie de lui claquer le museau surtout quand il se fout de moi.

- Non je n'ai pas d'exigence si ce n'est que mes dépenses sont limitées à ma solde et tu connais la solde d'un caporal.

L'hôtel est situé dans une petite rue, en dessous de la Casbah. Les murs sont défraîchis et l'enseigne « Hôtel de France » se fout carrément de notre gueule.

- Nous voulons une chambre avec deux lits et si possible une salle de bains.

Le patron, un espagnol ventripotent vêtu d'un pantalon bleu crasseux et d'un maillot de corps qui a été blanc, nous regarde avec un oeil plein de sieste. Un mégot pend lamentablement à ses lèvres ce qui l'oblige à parler la tête en travers, pour éviter la fumée.

- Une salle de bains ... vous vous êtes trompés de palace la bleusaille, ici c'est l'eau à tous les étages, mais au fond du couloir.

Comme le prix est dans nos moyens, nous acceptons et le patron nous tend une clé à

laquelle pend un poids d'un kilo avec un sourire du genre : allez vous faire foutre bande de coulots (pédés).

Je sens que Paul se retient mais, il dit bien fort en montant l'escalier :

- J'espère qu'il n'y a pas de punaises pour le même prix !

Silence de l'Espagnol.

Notre choix vestimentaire est sommaire d'autant plus que nous n'avons qu'une chemise blanche chacun pour tout le séjour.

- Heureusement que ces chemises sont en nylon. On les lave le soir en rentrant et elle sont sèches le lendemain. C'est ce que je faisais quand j'étais pensionnaire ....

- T'as été interne ? C'était où ? J'aurais bien aimé être interne, on doit bien manger !

J'ai regardé Paul et j'avais envie de lui demander des explications mais je n'ai pas osé. Il avait ses secrets et si le moment était mal choisi pour la question, il envoyait pâître son interlocuteur. Plusieurs copains de la chambrée en avaient fait l'expérience. Moi également.

- Ce soir, on va au resto, j'ai envie de crustacés. Rien que le mot me fait saliver. Crus

...ta...cés. On dirait le nom d'une étoile. On va s'en mettre plein la lampe mon petit père. A nous la belle vie !

Le restaurant était en fait un petit caboulot de bord de mer, mais la nourriture était satisfaisante. La patronne, une Mahonnaise, aidée de ses deux filles qui avaient de la barbe au menton, nous pris sous sa protection peut être grâce au yeux bleus de Paul et nous eûmes droit au rab. Un voisin de table tenta de nous raconter sa guerre, mais Paul mit fin gentiment à la conversation en disant qu'il en faisait une lui aussi et qu'il n'aurait peut-être pas l'occasion de la raconter. Alors bon. L'ancien se le tint pour dit et pas rancunier il paya une bouteille de blanc.

La soirée s'annonçait arrosée et le coup de pied que j'expédiais à Paul devait normalement le ramener à nos projets. Il fit la sourde oreille.

- T'as pas compris, je suis resté parce que la patronne me faisait de l'oeil en cachette de ses filles et je me suis dit : on est en famille, voilà un repas qui va pas nous coûter trop cher ! On a juste payé le pinard et encore seulement le rouge. Alors qu'est ce qu'on dit au petit Paul ?

- Je dis que t'es un maquereau !  
- Arrête, ne prends pas tes grands airs. J'ai donné du rêve à ces femmes, elles m'ont payé un repas. C'est réglo !  
J'avais déjà remarqué que Paul savait s'arranger avec sa conscience.  
Après tout il avait raison.  
Alors qu'on remontait la rue Michelet en riant, une déflagration nous coupa le souffle. L'explosion semblait s'être produite deux rues en dessous. Paul me prit le bras et se mit à courir en direction de l'attentat car à ne pas douter c'est bien de cela qu'il devait s'agir.  
Précédés par les pompiers et la police nous vîmes depuis le coin de la rue une colonne de fumée qui sortait d'un cinéma. L'air sentait la chédite. La poussière stagnait comme suspendue par un filet invisible. D'abord nous vîmes une voiture éclatée contre une vitrine qui avait explosé sous l'impact, la carcasse brûlait en dégageant une odeur de caoutchouc. Il y avait plein de gravats sur le sol et après quelques secondes on aperçu les premiers corps ensanglantés. Les blessés hurlaient qu'on vienne les secourir. Les agents de police affolés tentaient des gestes vains sur des

cadavres intacts en apparence. Sous une porte cochère, une enfant pleurait accrochée à la robe de sa mère qui vomissait. C'est la robe rouge de la gamine qui me sortit de mon ahurissement. Paul était déjà mêlé aux pompiers et il tenait la tête d'un homme âgé qui ne comprenait rien à ce qui venait de lui arriver. Paul tentait de la rassurer mais en vain. Il laissa sa place à un infirmier.

- Tu vois, après ça j'ai envie de vivre très fort. On avait quitté la scène apocalyptique et on marchait dans le soir en essayant de vider nos mémoires mais c'était impossible. Je savais que les scènes se répéteraient dans ma tête pendant des mois et qu'après elles s'enfermeraient dans un coin du cerveau en attendant de ressurgir un jour, sans prévenir.

- On va au bordel !

- Pas après ce qu'on vient de voir !

- Justement parce que la vie est une salope, il faut lui montrer qu'on est des hommes et qu'on veut continuer à vivre malgré tous ces carnages. Et surtout tu ne me parles plus de ce qu'on vient de voir.

La dernière phrase, Paul l'avait murmurée. J'étais en colère et ému. Qu'est-ce que j'aurais

pu répondre. Rien comme d'habitude. Paul était une sorte de grand frère, il n'avait pas toujours raison, mais je n'avais pas les moyens physiques de discuter. Et puis le bordel me tentait.

- Tu vas voir les bordels d'Alger n'ont rien à voir avec ceux de notre bled. D'où on vient, les filles sont vieilles à la quarantaine. Et oui, sous le soleil, le corps des putes vieillit plus vite. Leurs seins pendent à force d'être mal caressés. Leur ventre sont jaunes d'avoir frotté tous les ceinturons de la caserne. Leurs vêtements sont rapiécés et les colliers qui ornent leur cou sont en plastique rouge façon corail avec des sequins d'aluminium.

- Je me demande si elle mange à leur faim ? T'as déjà vu les mômes qui attendent sous les fenêtres des putes pour faire les petites courses pour la bouf : des dattes, des bonbons à la violette, des gâteaux au miel et de la menthe en branche.

- Non, je n'ai jamais vu.

Paul n'a pas écouté ma réponse, laissant ainsi planer le doute sur ma sincérité.

La mère maquerelle nous accueillit comme si nous étions les marquis de Carabas, avec plein

de salamalecs où il était question de fils de madame la France qu'elle vénérât par-dessus tout. Elle nous confia qu'elle comptait même finir ses jours en Métropole si Dieu le voulait. Je pense que Dieu avait détourné son regard de ces lieux depuis fort longtemps. Quant à Jésus, il ne pouvait convertir toutes les Marie-Madeleines de l'humanité car cela lui aurait procuré un travail à plein temps et il avait autre chose à faire, surtout en ce moment où les massacres étaient en nette augmentation dans le secteur.

Pour le bordel, Paul avait raison. Déjà le décor en foutait plein la vue. Sûrement que le patron du boxon avait racheté les galeries Barbès et compagnie sans rechigner et qu'il avait dispersé le mobilier en fonction de la taille sans tenir compte des couleurs et encore moins des fonctions. Ainsi une immense baignoire en marbre rose trônait dans la pièce d'accueil. Evidemment, elle ne possédait aucun branchement.

Mais là où la démesure était atteinte c'est sur le mur où était suspendue une douzaine de carillons de facture différente qui donnaient du Westminster à n'importe quel moment.

- Pas mal n'est ce pas ? me dit la femme devant mon attitude figée et mon air surpris qu'elle prit pour de l'admiration.

Elle claqua des mains et nous entraîna en souriant vers un petit salon de style mauresque meublé uniquement de poufs de couleurs vives posés sur un sol en dalles de marbre blanc et noir. Un serviteur noir habillé d'un gilet rouge brodé d'or porté à même la peau et d'un pantalon bouffant blanc nous apporta un verre de thé fumant d'où dépassait une branche de menthe.

Pour nous faire patienter.

La maison avait de la classe à défaut de bon goût.

Les deux jeunes femmes devaient nous surveiller car dès que nous eûmes posé nos verres vides, elles apparurent. L'une d'entre elles baissait les yeux et ses joues étaient rouges comme d'avoir été giflées.

Paul, saliva, puis se décida pour celle qui avait l'air effronté et qui avait un sourire en coin. En fait, c'est elle qui choisit Paul.

- Viens le frangaoui tu vas aimer ! dit-elle en montrant ses dents limées en pointe.

Quant à moi, je restais fixé au sol avec l'air de l'idiot du village. Je réalisais tout à coup que je me trouvais dans un claque et que la fille était à la disposition de mon plaisir. Je n'arrivais pas à me décider et je fus surpris de sentir sa main qui se refermait sur la mienne et qui me tirait vers la sortie. Je la suivais en cherchant Paul des yeux, mais il avait disparu. Il me semblait entendre son rire, mais je n'en étais pas certain. Nous n'étions pas les seuls hommes dans les lieux.

La chambre était spartiate. Un lit avec seulement le drap du dessous. Une serviette sur le traversin.

Je ne supporte pas le traversin ; d'ailleurs je ne l'ai découvert qu'à la caserne. Est-ce une invention de l'armée ? je me suis demandé si c'était ce truc qu'on voyait sur les sacs à dos des fantassins de la guerre 14.

Paul était parti d'un grand éclat de rire et m'avait précisé :

- C'est leur couverture que tu vois sur les photos ! D'ailleurs je me demande ce qu'ils en foutaient en 14, de leurs couvertures, vu que dans les tranchées, ils dormaient debout et tout

habillés. C'est mon oncle qui me l'a raconté. Ils en ont chié tu peux me croire. Avant de crever par centaines, ils étaient bouffés par les poux. Il paraît que leurs généraux étaient des incapables qui se moquaient bien de la vie de leurs soldats. Remarque, ça n'a pas trop changé, je crois. Sauf que maintenant, on voit moins de généraux. C'est pas qu'il n'y en a plus ! c'est plutôt qu'ils restent au chaud.

La fille n'avait pas bougé. J'étais incapable de me décider ne sachant pas quoi faire de ma peau. C'était nouveau pour moi et maintenant j'en voulais à Paul de m'avoir entraîné dans cette aventure.

De sa voix douce, elle me demanda si j'avais soif. Elle parlait français et ce constat me rendit mes moyens. Je la regardais avec plus d'attention. Elle avait le teint de nos filles de Provence avec de grands cheveux noirs roulés sur le sommet du crâne. Un flot bleu retenait l'ensemble. Ses yeux, d'une étrange couleur ambre, étaient cernés de chole bleuté. A ses oreilles pendaient des boucles de vieil argent

rehaussé de corail. Le visage était d'un ovale parfait.

Sa robe, quasi transparente, arrivait juste au-dessus de ses seins et elle était retenue par deux rubans noués sur les épaules. Sa taille était serrée par une ceinture qui ressemblait à une courroie de cuir dont les extrémités partaient en plusieurs lanières colorées. Ses pieds étaient nus.

Je posais un doigt sur sa joue :

- Pourquoi es-tu rouge, tu as été giflée ?

Une larme perla et la petite goutte d'argent resta quelques secondes accrochée au coin de la paupière comme si elle hésitait puis roula le long de la joue en laissant un trait brillant que la jeune fille essuya d'un revers de main.

- Comment t'appelles-tu et d'où viens-tu ?

Peu habituée à converser, elle répondit en hésitant :

- Je viens de Marseille et mon nom d'ici c'est Amel. S'il te plaît ne me pose pas de questions, ils n'aiment pas ça. Et puis en ce moment, même si les militaires sont bons clients, ils ne sont pas appréciés par la patronne. Tu sais, elle est gentille avec nous si on fait notre ... travail. Elle s'occupe bien de

nous si on fait pas d'histoires. Les filles difficiles ne restent pas longtemps à Alger. Elles sont emmenées un jour et on ne les revoit plus.

En tirant sur les rubans, elle se retrouva nue et je vis ses seins pointus en forme de poire. Son pubis était totalement rasé.

Devant mes yeux arrondis, elle se mit à rire. Me croyant humilié, elle s'excusa immédiatement en portant sa main à la hauteur de sa joue tuméfiée.

Je la regardais en pensant à Yvette que j'avais laissée en France.

Il n'y avait rien entre nous et ce n'était pas de ma faute. Yvette était une déléguée syndicale dans l'entreprise de tissu installée au village. Mariée une première fois, elle avait quitté son mari parce qu'il buvait ; mais surtout parce qu'il ne partageait pas ses idées. Yvette était communiste jusqu'à la racine des cheveux. Rien n'aurait dû nous rapprocher car, de mon côté, je n'avais pas de sentiments révolutionnaires.

- Tu n'es pas un homme, tu es comme la viande des poulets ; sans goût. Tu es fade !

Mais nous avions sympathisé à force de nous croiser dans la rue où elle vendait « l'Humanité » le dimanche. Elle avait une façon bien à elle de proposer son journal en regardant les hommes droit dans les yeux. Ceux qui hésitaient une seconde avant de fuir, étaient hypnotisés et, ils achetaient le canard en maudissant leur faiblesse et en regrettant les sous dépensés. Certains mêmes tremblaient à l'idée qu'on les vit en possession d'une telle littérature.

Yvette était diabolique.

Notre première rencontre se passa comme avec les autres hommes. J'ai acheté le journal et en attendant la monnaie, j'ai examiné cette fille que les hommes craignaient. Ce n'était pas une beauté surtout parce qu'elle ne s'arrangeait pas.

- Tu crois que j'ai le temps et les moyens de faire comme les bourgeoises ! me dit-elle en surprenant mon regard.

- Je suis une fille du peuple et j'en suis fière !

J'ai rougi. A partir de ce fameux dimanche, je suis devenu un client assidu de l'Humanité et d'Yvette. Le journal, je ne lisais pas. Il n'était

qu'un prétexte et je le jetais dans la première poubelle rencontrée.

Yvette était-elle dupe ? Je ne le crois pas.

Lorsque je lui ai annoncé mon départ pour l'Algérie, elle s'est mise en colère et m'a lancé :

- Déserte ! L'Algérie est un mauvais combat ! les camarades t'aideront à passer en Suisse. Ils ont créé des filières et en quelques jours tu te retrouves à l'abri et tu sauveras ta peau !

Je n'avais pas envie de discuter avec elle de ce qui était bien pour moi. A vrai dire j'avais espéré que mon départ la bouleverserait et qu'enfin elle deviendrait femme pendant quelques heures ; oubliant ainsi la farouche militante qu'elle était.

Peine perdue, coinçant mon regard elle y alla de son discours que je connaissais par coeur pour l'avoir maintes fois entendu autour de moi, au bistro.

- Les Algériens sont nos frères, ils ont droit à leur indépendance. La France aurait dû tirer la leçon de l'Indochine et éviter ainsi ce bourbier dans lequel elle s'enlise en Afrique. Mais tu ne vois pas que c'est un combat de colonialistes et que tout ça c'est une affaire de gros sous !

- Arrête s'il te plaît, c'est notre dernière soirée.  
Allons au cinéma.

- Au cinéma pour que tu me pelotes dans le noir. J'ai autre chose à faire que de perdre mon temps avec des imbéciles de ton espèce qui pense qu'un fusil, c'est plus important qu'une idée !

Elle tourna les talons et disparu me laissant meurtri et abattu.

Je n'ai pas revu Yvette, mais un camarade me tendit une lettre le lendemain. C'était l'écriture d'Yvette. Avec ce geste, elle me réconciliait avec le genre humain. J'ai gardé le pli sans l'ouvrir pour ne pas être déçu.

Amel me tira de mes pensées :

- Tu penses à la France et à celle que tu as laissée là-bas. Tu sais, j'ai l'habitude. Toutes les semaines il y a militaire à calot rouge qui paye pour me voir. Pendant un quart d'heure, il me parle de chez lui. Enfin je crois parce qu'il s'exprime en une sorte de patois et je ne comprends rien de ce qu'il raconte. Ensuite, il paie et il s'en va en s'essuyant les yeux. Une fois, j'ai même failli me faire disputer par la patronne qui croyait que je m'étais mal conduite avec le client. Et toi que veux-tu ?

- Rien, je vais faire comme le calot rouge, je vais payer et partir. Mais je ne reviendrai pas Amel !

- Inch'Allah ! Fais attention à toi. Alger est une ville dangereuse et toi tu m'as l'air d'un boudjadhi (paysan), comme ils disent ici.

Paul m'attendait dans la rue, la cigarette au coin des lèvres ?

- Alors ?

- On en parlera une autre fois, mais je vois que monsieur Paul est heureux. Avec ta clope, on dirait un julot !

- Tu vois mon gas, t'es un pisse-froid. Tu ne sais pas vivre. Tu crois que ce qui est populaire est mauvais ! Tu penses que parce que j'ai baisé dans ce claque, alors je ne vauds rien ! Mais qu'est-ce qui te permet de juger les autres ? Tu es meilleur qu'eux ?

- Je ne voulais pas te fâcher. Laissons tomber cette discussion, elle mène à rien et je n'ai pas envie de me disputer avec toi. Surtout ce soir.

A son air renfrogné, j'ai compris que j'avais été maladroit.

Dans le djebel, le soleil grimpait doucement au-dessus de nous, créant des ombres de plus en plus épaisses.

- Regarde en bas, ils se sont assis en tailleur. Mais ma parole, ils vont casser la croûte les mohameds ! C'est pas croyable. Et le lieutenant qui ne se décide pas.

Une enfant habillée de guenilles avec un fichu rouge sur la tête déboucha de nulle part, portant sur sa tête un baluchon noué aux quatre coins. Elle regarda le groupe de rebelles d'assez loin. Ils la hélèrent en plaisantant gentiment et la gamine courut vers eux sur ses pieds nus. Elle s'assit en dehors du cercle et l'un des hommes prit le colis, le posa à terre et le dénoua avec beaucoup de précaution. Il en sortit une cafetière avec un ventre renflé, des petits verres et quelques galettes. Le chef découpa le pain avec son ongle et chacun reçut une portion qu'il mangea avec appétit en sirotant des petites lampées de café noir à la cardamome. L'enfant reçut sa part sans le café. Ces gestes empreints de cérémonie, je les avais remarqués dans les cafés maures. Les Arabes ne boivent pas le café, ils le dégustent par petites gorgées en le gardant quelques instants

dans la bouche pour en apprécier toute la saveur subtile faite du mélange de café, de sucre et de plantes aromatiques. Lorsqu'ils reposaient leurs tasses, il y avait au fond une épaisse couche de marcs que les enfants mangeaient à la cuillère. Plus d'une fois, j'ai eu envie de faire comme eux.

- Regarde le ciel pour voir la fusée.

Je me mis sur le dos et je nous imaginai comme un corps à deux têtes, l'une regardant vers le ravin et l'autre vers les nuages. Un Janus de guerre en quelque sorte.

La fusée rouge monta en chandelle laissant derrière elle une traînée de feu que la brise matinale effiloche rapidement en fabriquant une large écharpe trouée par endroits.

Le claquement du fusil de Paul me tira de ma rêverie. Je le regardais, avec son masque de paysan, il fouillait du regard, visait et tirait. Un sourire crispé au coin de la bouche. Il était comme au tir, dans les fêtes foraines.

Chaque fois qu'il manoeuvrait la culasse de son arme, il regardait de mon côté en hochant la tête.

- Mais bon dieu tires, mais tires donc ! Qu'est-ce que tu fous à rêvasser alors que les copains se font canarder ?

Je regardais à nouveau le ravin et je ne pouvais soustraire mon regard du terrible spectacle qui s'y déroulait.

Le fell à la mitrailleuse était étendu, une main dans le ruisseau et le courant animait le membre par saccades. Deux jambes dépassait du gros tambour et l'une d'elle faisait un curieux angle taché de rouge. Des canons de fusil brillaient derrière d'autres rochers et des coups de feu claquaient parfois en rafales et par moment coup par coup comme si l'ennemi économisait ses munitions.

Un bruit sourd suivi d'un sifflement et avant d'entendre l'explosion j'ai compris que les mortiers entraient en action. Après deux tirs mal ajustés, le troisième obus tomba derrière un rocher qui vola en bouquets jaunes et rouges. Un cri ou plutôt un râle s'éleva derrière ce qui était désormais un tas de pierres aux arêtes vives. Deux fells reculaient vers la forêt en se couvrant mutuellement et ils auraient probablement réussi à s'enfuir si Paul ne les avait pas pris dans son viseur. Le

premier paru surpris par l'impact, il regarda son camarade et s'affala le visage dans l'herbe. Le second voulut fuir, mais son geste resta suspendu dans l'espace avant de s'effondrer sur le dos, les genoux relevés comme quelqu'un qui fait la sieste.

Le lieutenant hurlait « cessez le feu » mais la mitraille se poursuivit encore quelques minutes avant de cesser en laissant place à un silence épais.

- Viens, on va voir !

-

Je n'avais pas envie de voir. La mort me fait peur depuis que j'ai dix ans. Je me souviens de la fois où l'on est venu me chercher au collège où j'étais pensionnaire pour me ramener à la maison. C'était un sale vendredi de décembre et le ciel était rempli de neige et de cris des corbeaux. Je suivais les deux hommes dont un m'avait pris la main. Tout mon être savait, mais je refusais d'admettre la mort de mon père. C'était impossible, les papas ne meurent pas ; en tout cas pas tant que les enfants sont petits.

J'avais refusé de lire les dernières lettres de ma mère sachant ce qu'elles contenaient à propos de la mauvaise santé de mon père.

La voiture a roulé plusieurs heures et en arrivant au village, on me fit entrer dans un café en me disant que maintenant j'étais un homme. Qu'est-ce qu'un enfant de dix ans peut comprendre à ce discours ? Avec leurs certitudes, les adultes ont oublié le monde des enfants.

Le glas de l'église toute proche s'est mis à sonner et chaque coup me poignardait l'âme. J'ai retenu mes larmes le plus longtemps possible comme si leurs débordements allaient concrétiser l'inévitable qui m'attendait. Puis, j'ai pleuré douloureusement en me demandant à quoi ressemblerait l'absence.

Avec des précautions de garde-malade, ma grand-mère m'a conduit dans la chambre où reposait mon père. Il avait un bandeau qui lui enserrait l'ensemble du visage comme un oeuf de Pâques et je n'ai pas compris pourquoi. Avec un regard fixe, je me suis approché du lit et j'ai embrassé mon père. Le froid de sa peau m'a tétanisé et la peur s'est emparée de moi. Une toute nouvelle peur, celle de la mort.

De notre côté, on déplorait deux blessés dont le sergent plus gravement atteint.

Avec les hommes de la section, Paul a dévalé les talus pour s'approcher de nos ennemis étendus. Surpris par une mort brutale, certains combattants reposaient parfois l'un sur l'autre. Un sang rouge vif avait éclaboussé les pierres et l'herbe après avoir tâché les vêtements.

Recroquevillé sur lui-même, un blessé regardait au loin, en poussant des petits cris plaintifs.

Je me suis approché de lui, j'ai mis un genou à terre et je lui ai touché l'épaule.

L'Arabe eut un sursaut et tenta d'esquiver mon geste avec une grimace de douleur. Décontenancé, je regardais l'homme à terre en comprenant la vanité de mon intention. Lentement, je me suis éloigné en pestant contre la connerie humaine.

- Tu croyais qu'il allait accepter ta charité ?  
Mais tu n'as pas encore compris que ces gens sont des partisans et qu'ils n'ont qu'une idée en tête, nous foutre à la porte de l'Algérie.

Paul appuya sa phrase en donnant un coup de pied à la cafetière ventrue d'où s'écoula du café encore chaud.

Je ne voulais rien entendre. Je cherchais l'enfant des yeux en retenant ma respiration, refoulant l'inquiétude qui m'envahissait. Puis j'ai vu, à une centaine de mètres, la petite fille assise qui semblait contempler la forêt, la tête appuyée contre un rocher. Elle était là, sans bouger, attendant probablement qu'on lui dise de s'en aller vers son douar.

Mais, une balle lui avait traversé le flanc, ensanglantant sa maigre poitrine. Ses grands yeux marron, ouverts sur l'infini, semblaient étonnés. Le foulard avait glissé et ses cheveux noirs s'étaient répandus en grandes vagues brillantes sur ses épaules.

Le médecin militaire s'approcha d'elle et d'un geste las, il nous confirma ce que nous savions déjà.

Nous étions tous épuisés par une nuit éprouvante et un combat sanglant. Les visages étaient défaits et bleuis par une barbe naissante et nous nous sentions tous sales au-dehors comme au-dedans. Le café qu'on nous servit

avait le goût du malheur et aucun d'entre nous ne faisait de commentaire sur l'accrochage.

Le lieutenant nous fit rassembler et nous donna sommairement les résultats de l'opération.

- Les gus, vous avez fait du bon boulot, il y a une douzaine de fells au tapis, un blessé qui va être évacué sur le quartier général pour être soigné et interrogé. Des armes lourdes récupérées et probablement des documents qui intéresseront nos services.

Chez nous, trois hommes blessés dont le sergent qui est salement atteint. L'hélicoptère va venir le chercher.

Préparez-vous à quitter le coin d'ici un quart d'heure. Les chefs de section au rapport !

- Et la gamine personne n'en parle ? Que va-t-on faire du petit corps ? On ne sait même pas d'où elle vient !

Paul avait parlé avec de la colère dans la voix et moi qui le connaissais je sentais venir l'orage.

Notre officier s'arrêta et fit demi-tour avec l'intention de répliquer fermement. Le regard de Paul l'arrêta aussi nettement que l'aurait fait une balle. Le lieutenant avait reçu une

formation qui prévoyait toutes les attitudes du soldat en campagne mais pas la situation où un homme se penche sur le sort d'un petit cadavre anonyme. Il baissa la tête, et dit avec un maximum de solennité :

- Nous l'emmenons avec nous et cette enfant sera remise à sa famille pour recevoir une sépulture décente ; je vous en donne ma parole.

Paul compris et par un hochement de tête qui n'avait rien de militaire, il remercia l'officier.

- Viens Paul, on repart. A la caserne, on aura probablement du courrier et cela nous changera les idées.

Paul me regarda et pour la première fois depuis que je le connaissais, j'ai cru voir perler une larme au coin de ses yeux.

- Tu as raison, je ne sais pas ce qui m'a pris !

Moi je devinais. Paul avait un secret et la mort de cette enfant venait d'ouvrir une cicatrice mal refermée quelque part dans son être.

- Le sergent, tu crois qu'il va s'en tirer ?

- J'en sais rien. C'est un engagé, il savait les risques qu'il prenait. Ceci étant, la douleur n'a pas ce genre de considération et il est probable qu'à cette heure, il doit déguster.

L'Alouette des services sanitaires des Armées tournoya gracieusement au-dessus de nous, nous projetant de la poussière balayée par le vent des rotors.

- Le serpate sera à la maison avant nous.

Le retour se fit sans incident. Les camions peinaient et les chauffeurs jouaient avec les crabotages ce qui amenait des secousses brutales pour nous qui étions assis à l'arrière sur des bancs de bois. La conduite raide nous projetait souvent les uns contre les autres. Certains pestaient contre ces bleus qui ne savaient pas conduire pendant que d'autres dormaient tels des mannequins habillés de vert poussiéreux. Nous étions tous ballottés sans ménagement mais finalement heureux de revenir sans blessure.

Nous avons traversé le village et comme d'habitude nous avons eu l'impression d'être transparents pour la population française. Pas un regard de sympathie. Seuls les petits Arabes, parmi lesquels de nombreux petits cireurs, couraient derrière les camions réclamant des cigarettes. Cette attitude des pieds-noirs agaçait Paul et entre deux bières, il me l'avait fait savoir.

- Je me demande ce que nous les trouffions nous représentons pour les gens d'ici ? Jamais un sourire ni un geste amical. J'ai l'impression qu'on est là pour défendre leurs propriétés et le cas échéant se faire tuer. A part ça chacun chez soi. Vivement la quille ! Par contre j'aime bien les petits cireurs. Ils sont débrouillards et le fait de gagner leur vie en cirant les bottes des Français ne les diminue pas, au contraire. Il y a de la noblesse chez ses enfants et tu as remarqué comment ils font leur publicité en tapant sur leur caisse avec un rythme bien à eux et en lançant : « à la glace de Paris ! ». Ils sont en guenilles, mais le roi n'est pas leur cousin.

Paul avait tort. Les pieds-noirs n'étaient pas indifférents au sort des militaires.

Tu n'as jamais voulu en entendre parler mais je te signale que chaque dimanche, il y a des familles d'ici qui accueillent un ou plusieurs appelés afin de leur faire procurer une ambiance familiale qui manque à beaucoup d'entre nous. Peut-être pas à toi finalement !  
Paul haussa les épaules et se leva pour fumer.

Le vaguemestre passa son nez par la porte de la piaule et appela les soldats qui avaient reçu du courrier. Moment de joie pour ceux qui avaient des nouvelles des êtres chers. Parfois, le teint s'assombrissait et la lettre était froissée par une main rageuse et même, il m'est arrivé de voir des larmes couler sur ces visages où il restait des traces d'enfance.

Encore un cocu disait Paul en riant.

Paul n'était pas très charitable et de plus il ne recevait que très peu de lettres.

Personne ne t'écrit ?

Non et c'est mieux ainsi !

Tu as bien quelqu'un qui pense à toi au pays ?

Non mais pour que tu comprennes, il faudrait que je te raconte ma vie et elle n'est pas chouette. A trois ans, mon père est mort, sur ce point on est pareil tous les deux. Sauf que moi ma mère ne s'est pas occupée de moi, elle m'a confié à mes grands-parents et à mes tantes qui habitaient une ville située à plus de cent kilomètres de notre maison. Y a des gens qui pensent que les papy, mamy et taty sont des modèles de douceur et de tolérance ; pas les miens! Les premiers temps, j'ai pleuré en

réclamant ma mère et je n'ai pas fait attention  
à l'ambiance....

Et puis, un jour, j'ai foutu le camp avec ma  
petite soeur, je devais avoir 15 ans.

Tu as fugué☐

Il me regarda en coin avec un sourire mauvais  
et me lança, laisse tomber, je ne veux plus y  
penser.

Encore une chose Paul, pourquoi tu m'as dit  
de m'arrêter hier soir quand je suis arrivé près  
de toi. Tu ne m'avais pas reconnu !

C'est pas ça, il y avait une fleur, un peu jaune  
et toute fripée qui demandait encore à vivre et  
tu allais l'écraser sous tes gros godillots ...

FIN

Francis ROCH  
Novembre 2006

Paul est mort, dans mes bras, le 13 décembre  
1956, lors d'une opération militaire dans  
l'Ouarsenis.

Le sang coulait abondamment de la plaie qu'il avait à la poitrine. La balle avait traversé un poumon et des bulles roses éclataient régulièrement sur ses lèvres.

Il me demanda une cigarette□je lui allumais et la glissais entre ses lèvres. Il pu à peine tirer une bouffée et la toux contracta tout son corps. Je hurlais pour réclamer du secours. Un capitaine me dit de comprimer les pansements et de lui parler en attendant les brancardiers. Ces derniers étaient débordés. La compagnie étaient bien accrochée par les felles et l'avenir s'annonçait dramatique.

Je caressais la joue de Paul en lui parlant comme à un enfant. Tout à coup, une lueur alluma ses yeux et il murmura□«Je t'offre la vie que j'aurais dû avoir□ et son corps se fit plus lourd.

Il était mort.

Je restais tétanisé comme si ma propre vie m'avait quitté. Le reste s'est passé dans une sorte de brouillard. Je n'ai même pas entendu l'arrivée des hélicoptères qui larguaient les paras. Les copains m'ont dit qu'on avait eu de la chance de s'en sortir.

Oui, on avait eu de la chance sauf Paul. Son absence commença à me faire souffrir. Quelques semaines plus tard, je rentrais en France où j'ai continué mes études. Reçu avocat au barreau de Nancy, j'ai épousé la fille unique d'un notaire prospère et j'ai un petit garçon qui se prénomme Paul. Ma belle mère refusait ce prénom arguant qu'il était démodé. Je tins bon et finalement elle accepta en disant que son grand oncle maternel s'appelait comme ça. La face était sauvée. Je me suis rendu dans le village de Paul. Son nom ne figurait pas sur le monument aux morts. J'en ai parlé au maire qui m'a dit que Paul était un enfant de l'Assistance et que son extrait de décès n'était jamais arrivé ici. Il me proposa de rencontrer le vieil instituteur qui avait pris sa retraite et que peut être lui était au courant de quelque chose. Sa maison était la dernière du village. Elle était facile à reconnaître avec ses volets bleus. Une drôle d'idée cette couleur, me dit l'élus. L'instituteur se rappelait très bien de Paul. Un garçon toujours en activité, presque turbulent. Très curieux de tout et surtout près de la nature. Il posait sans cesse des questions.

Non, il ne savait rien de ses origines. Seulement qu'il était arrivé un jour au village en tenant sa petite sœur par la main. Un couple de paysans sans enfant les ont recueillis. Plus tard, il a été le seul rescapé d'un accident et il s'est retrouvé tout seul.

Au village, on ne savait plus rien de lui depuis qu'il était parti faire son service militaire. Je suis navré d'apprendre les circonstances de sa mort. Sa sœur et lui n'ont pas eu de chance□

De Paul, il ne restait donc rien□

De l'Algérie, on en parle rarement. La France a posé une pierre lourde et grise sur cette affaire. Les appelés ont été oubliés et ils se sont refermés sur eux mêmes, enfouissant ainsi leur douleur et leurs cauchemars.

Parfois, mon beau-père me demande entre deux bouffées de son cigare□ «Dites, l'Algérie c'était comment□□ et sans attendre la réponse, il passe à autre chose.

Récemment, le père de ma femme m'a dit, toujours entre deux cigares□ «□Au fait, vous allez recevoir la Légion d'Honneur sous peu, je m'en suis occupé□□.

J'allais répondre méchamment, mais le regard de ma femme m'en a dissuadé.

J'ai alors pensé à Paul et avec son air de rien il m'a dit « Ça t'ira bien la rosette et puis le ruban rouge te rappellera Yvette ».

Yvette était partie depuis pas mal de temps lorsque je suis rentré en France. Elle était devenue responsable nationale, je crois, quelque part au sein de la CGT. Je n'ai jamais ouvert sa lettre et comme disait Paul « Tu ne sauras jamais ce qu'elle t'écrivait et c'est con pour vous deux ».

Paul n'oubliait rien et souvent il hantait mes nuits. Dernièrement, j'ai retrouvé au fond d'une boîte de fer blanc, trois photos jaunies de mon service militaire. Paul était sur les trois et l'une des photos était déchirée par le milieu et recollée.

Je me souviens de la scène comme si c'était hier. Cette photo avait été prise lors d'une cérémonie militaire au cours de laquelle Paul avait reçu la Croix du Combattant et, c'est un photographe des Armées qui avait saisi l'instant.

Paul avait remué ciel et terre pour récupérer cette photo et lorsqu'il avait eu le photographe en face de lui, il avait été direct « Je veux la photo ». L'autre avait essayé de tergiverser, mais le regard bleu de Paul l'avait ramené à une position plus conciliante car après tout, il avait le négatif.

Arrivé à la chambre, Paul avait regardé la photo puis lentement l'avait déchirée en jetant les morceaux à terre.

Lorsqu'il a quitté la pièce, j'ai ramassé les morceaux et je les ai recollés sans lui en parler. Sur les autres photos, il rie et se moque de moi. Il disait « Les photos, c'est de trucs de cons. Tu crois que c'est un souvenir et en fait c'est une épine où est accroché un morceau de ta vie ».

Voilà ce qu'il reste de cet épisode de notre vie en Algérie où on a laissé nos vingt ans. Quelques photos, des souvenirs, du sang et des larmes. Des rires aussi, des blagues de potaches et des médailles.

Je n'ai jamais participé à une commémoration militaire, j'avais trop peur que Paul se moque de moi.

Mon beau-père qui voulait faire de moi un député, me disait «Montrez-vous, c'est bien les défilés ça vous fait connaître les autorités civiles...».

Je n'ai pas cédé. Paul m'avait offert la vie qu'il n'avait pas pu avoir et je lui devais bien ça.

FIN

Février 2012